



HAL
open science

Une vie, une ville. Le Caire des Années de Zeth

Anna Madoeuf

► **To cite this version:**

Anna Madoeuf. Une vie, une ville. Le Caire des Années de Zeth. Anna Madoeuf et Raffaele Cattedra. Lire les villes. Panoramas du monde urbain contemporain, Presses Universitaires François-Rabelais de Tours, pp.40-48, 2012, Villes et Territoires. halshs-01017650

HAL Id: halshs-01017650

<https://shs.hal.science/halshs-01017650>

Submitted on 2 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MADOEUF Anna, 2012, « Une vie, une ville. Le Caire des *Années de Zeth* », in *Lire les villes. Panoramas du monde urbain contemporain*, sous la dir. d'Anna Madoeuf et Raffaele Cattedra, Tours, Presses Universitaires F.-Rabelais, coll. Villes et Territoires, p. 40-48.

**Une vie, une ville.
Le Caire des *Années de Zeth***

Anna Madœuf
Université François-Rabelais de Tours, CITERES équipe EMAM

Le propos du roman de Sonallah Ibrahim, *Les années de Zeth*¹, est à priori relativement simple : la relation de la vie d'une Cairete — ladite Zeth —, de la fin des années 1960 à la fin des années 1980, soit des derniers temps de la présidence de Nasser au début de celle de Moubarak en passant par l'intégralité de la période de Sadate².

Zeth, banal personnage principal

Le roman met en exergue la vie de Zeth, un personnage à connotation ordinaire, la version égyptienne d'une « girl next door », soit une femme sensée être comme d'autres³, dans une cité supposée n'être semblable à aucune autre. Aussi, la ville va être traitée de manière singulière, tant en explicite arrière-plan qu'en implicite gros plan, sur un mode hybride et inédit. Quant au récit, il alterne, de manière originale, dix chapitres de la vie aux jours les jours de Zeth et de sa famille, et neuf chapitres composés de subtiles juxtapositions d'extraits de la presse égyptienne durant les régimes de Sadate et de Moubarak. Ces informations, prélevées dans la presse progouvernementale et d'opposition, mixent discours et prises de position de personnages médiatiques, récits de scandales, de répressions, d'affaires de corruption, de prévarications, de malversations, de faits-divers, de catastrophes, etc. L'auteur, par ces collages, a voulu ainsi « refléter l'ambiance médiatique qui a entouré

¹ Roman dont la première édition est parue au Caire en 1992 aux éditions Dar al-Mustaqbal al'Arabi, sous le titre de *Dhât*.

² Gamal Abdel Nasser gouverne l'Égypte à partir de 1952, et en sera le président de 1956 à 1970, Anouar El Sadate lui succède de 1970 à 1981, date qui voit l'avènement de Hosni Moubarak en place jusqu'en 2011.

³ Le personnage de Zeth tel qu'imaginé par Sonallah Ibrahim est celui d'une femme ordinaire, normale, et dont le destin s'accomplit explicitement à la fin du XX^e siècle, données reflétées par le choix de l'illustration de la couverture originale, un simple dessin représentant une femme entourée de quelques produits usuels (un paquet de lessive, une boîte de café, etc.). Quant à la traduction française, parue en 2003 aux éditions Actes Sud, elle est illustrée par le sempiternel portrait convenu d'une odalisque orientale du XIX^e siècle, détail d'un tableau d'Achille Devéria, *Odalisque*, 1831.

ses personnages et a pu influencer leurs destinées »⁴. Ce corpus est donc une collecte de ce qui aurait pu être su, lu, ou entendu par Zeth durant cette période. Les deux décennies de référence, qui correspondent schématiquement à celles de la libéralisation économique de l'Égypte, voient s'insinuer puis se normaliser une dégradation générale des univers partagés de la ville, du collectif, et se transformer tant les cadres que les modes de vie soumis à d'insidieuses métamorphoses combinées que Zeth tente de suivre ou, à minima, d'assimiler.

Zeth, mariée à un employé de banque, trois enfants, travaille au département des archives d'un quotidien, vit à Héliopolis⁵, quartier où alternent les permis de détruire : « villas et robustes immeubles anciens qui ne tombent jamais d'eux-mêmes », et les permis de construire : « tours de verre qui s'effondrent sans permis ». Les espaces dans lesquels elle évolue sont pour l'essentiel restreints, confinés, la promiscuité constante : l'appartement, devenu petit quand la famille atteint sa plénitude, le bureau où elle travaille avec six collègues, et le bus, bondé, où elle doit exposer son anatomie à de fréquents attouchements. Bien que cairote de naissance et de résidence, Zeth « ignore la géographie de la ville », et ne fait que peu de sorties extra-ordinaires, mais elle est partie prenante de multiples réseaux et canaux d'information qui la mettent en prise avec divers lieux et milieux. Zeth, comme d'autres personnages principaux de Sonallah Ibrahim, est une femme : à ce titre elle mène une double vie mais son horizon de ville est souvent en lucarne.

Le Caire en majesté et Le Caire *sfumato*

Les années de Zeth s'inscrit de fait dans une riche suite de récits, des romans à fort référent cairote l'ont précédé. La capitale occupe en effet une place magistrale dans la littérature romanesque égyptienne, depuis l'avènement de celle-ci au début du XX^e siècle. Le Caire cité mythique et ville littéraire emblématique est déjà un construit lorsque Sonallah Ibrahim compose cette œuvre. Le Caire n'est plus à démontrer, il est déjà en majesté⁶. Son invocation fera office d'évocation, et vice-versa. Il est même difficile de « neutraliser » Le Caire, aveuglant paysage de synthèse. Mohamed

⁴ Comme il le précise dans l'*Avertissement* qui anticipe le roman.

⁵ Aujourd'hui intégrée à l'agglomération du Caire, Héliopolis est à l'origine une ville nouvelle fondée à distance de la capitale par le baron Édouard Empain au début du XX^e siècle.

⁶ Parmi les écrivains dont les œuvres, romanesques ou autobiographiques, sont liées à la capitale, on peut notamment citer Taha Hussein, Sayyid Uways, Yehia Haqqi, Naguib Mahfouz, Youssef Idris et Gamal Ghitany.

Berrada, écrivain marocain, auteur d'une autobiographie sur ses années caiotes, a évoqué comment cette ville, à la production culturelle foisonnante, est le symbole urbain ou la cité emblématique d'une identité arabe contemporaine. L'écrivain a relaté la manière dont, à la réalité de la capitale égyptienne, se surimposaient à ses yeux des personnages et scènes de romans de Naguib Mahfouz, des images et séquences de films de Youssef Chahine ou encore des paroles et musiques de chansons d'Oum Kalsoum, pour ne citer que les standards de ces trois registres, et de la difficulté, depuis cette cité inspiratrice et matrice, de distinguer entre le réel, la fiction et la culture... Aux paysages de la cité parcourue, se superposaient sans cesse des références, combinant à la réalité du décor une atmosphère de scène imaginaire, élaborant depuis Le Caire un paysage composite et plurimédiatique, fait de diverses strates et de nombre d'interférences, faisant de la ville un espace pétri de réminiscences d'épisodes marquants de l'histoire du monde arabe contemporain.

C'est depuis ces acquis que Le Caire est installé de manière singulière dans ce roman, où il n'est pas décrit, il n'y est fait référence qu'en cas d'absolue nécessité ; on ne l'aperçoit et on ne le hume qu'exceptionnellement. Lieux, paysages, ou rues nommés sont rares, mais Zeth vit incontestablement en cette ville aussi invisible que sur présente, non suggestive mais proclamée. Ici, pas l'ombre portée d'un minaret, pas de présence monumentale, de vestiges, de décor, pas d'ambiance de rue, pas de travelling littéraire⁷, ni de personnages truculents, philosophes ou débonnaires. Au plus loin des images convenues, des possibles ressources de la culture et du passé égyptiens, Sonallah Ibrahim ne fait pas de quartier au sens propre et au sens figuré. Sous sa plume caustique, mais bien sûr avant tout sous l'effet décapant du réel, Le Caire est déparé, épluché, dissout. Qu'en reste-t-il ? L'essentiel peut-être : le politique, soit les habitants de la cité⁸, les Caiotes aux prises avec un monde urbain conjugué au présent perpétuel. Qu'est une ville sinon la somme des actes mécaniques ou éperdus de ceux qui l'animent en nombre ? Histoire de quelqu'un aujourd'hui dans une ville, *Zeth* n'est pas un texte pour qui cherche un portrait du Caire. La cité est brute, presque générique, une représentation épurée et inédite de la capitale. Ici, point de suavité, ni d'empathie pour les lieux, mais l'esprit d'une des maximes de Georges

⁷ À l'exception de celle entrevue lors d'un trajet à bord d'un bus lancé dans une course-poursuite avec une voiture, ou de la rituelle promenade d'Abdel-Méguid (mari de Zeth) à Héliopolis.

⁸ Dans un registre autre, mais avec un message similaire, le cinéaste Youssef Chahine, en introduction du court-métrage qu'il a consacré à la capitale, proclame également : « Le Caire ce sont ses habitants » (*Le Caire présenté par Youssef Chahine*, 1991).

Pérec⁹ que l'on imagine transposée : « Le Caire est là. Il est notre espace et nous n'en avons pas d'autre ».

Pourtant, au début du roman alors que Zeth prend possession de sa vie de citadine autonome, la ville palpite encore, elle est alors spécifiée par quelques lieux, liés à la situation d'amour en cours et fréquentés par les jeunes couples à l'orée du mariage, et incarnant leurs espoirs. Les cafés des bords du Nil, la tour du Caire et la mare aux canards du *Merryland*, sont des espaces emblématiques de ces années-là — la fin des années 1960—, comme si là était la genèse de la cité d'aujourd'hui. Sonallah Ibrahim n'a-t-il pas envisagé — implicitement — une sorte de réinitialisation de la cité, un millénaire après sa fondation, un parachronisme (par occultation) suggérant que depuis cette époque, tout aurait pu évoluer différemment, et Le Caire exister aujourd'hui autrement que par inertie. Comme un marché de dupes ou un tour de passe-passe, mais un étrange tour, long et pervers, la ville faite de lieux explicites et des signifiants associées, cette ville-là s'est volatilisée et sa saveur de même. Peu à peu, Le Caire s'est fait morne, les promenades à la régale ont disparu, et la joie de ville aussi. Et lorsque Zeth jette les yeux de part et d'autre de sa propre vie, c'est seulement l'horizon de celles des autres qu'elle entrevoit. Peut-être pas de nostalgie, mais un constat : oui, incontestablement Le Caire est aujourd'hui chaotique choquant et brutal pour ceux — ils sont légion —, qui n'ont pas les moyens d'en amortir les effets ni d'en déployer les ressources. Le travail, le tandem appartement-immeuble et les transports sont les éléments forts, les sur-lieux qui oblitèrent la cité globale, le triangle des Bermudes de l'existence de Zeth.

Les Années de Zeth se singularise par le détachement avec lequel l'auteur évacue et convoque Le Caire ; le délétère contexte social prime, il est le vrai déterminant. Par ailleurs, ce fait nouveau, cette « crise » de l'espace était déjà perceptible dans *Épître des destinées* de Gamal Ghitany (1989) ; ces deux écrits entérinent une rupture nette dans la représentation littéraire de la cité, une démythification du Caire qui semble être privé d'espaces différenciés. Ce détachement sera aussi celui de Zeth personnage progressivement indifférent à sa ville. La mégapole est retorse, ses complications transcendent et floutent les lieux et, de manière maligne, gorgent et unifient Le Caire, reflet d'une société tourmentée.

⁹ « La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autre », Georges Pérec, 1974, *Espèces d'espaces*, Galilée, coll. l'espace critique, p. 85.

La « Marche de la destruction et de la reconstruction » : le cortège des Caiotes

Avec le temps, les décors familiers ne se ressemblent plus, tout s'efface ou se nivelle, on ne sait plus vraiment. Perte du goût du Caire, appétence pour les substituts. La ville uniforme et déroutante voit les individus se replier sur le logis, dans lequel ils s'engluent de manière absolue, financièrement, affectivement et spatialement. Le contraste entre l'espace public et la sphère domestique s'accroît : face aux carences et à l'indigence des équipements collectifs, les Caiotes en cortège tentent d'accumuler les attributs du confort individuel ; plus la rue est dégradée, plus la moquette sera épaisse... Mais pour ce faire, il faut adhérer à cette parodie spatialisée du système consumériste qu'est « la Marche de la destruction et de la construction » comme les voisins et connaissances de Zeth puis elle-même, chacun à l'aune de ses moyens, mais tous avec la même frénésie. Sous les yeux de Zeth, vont transiter par la cage d'escalier de l'immeuble moquettes, carrelages, lustres, climatiseurs, appareils électriques, cuisines intégrées et salles de bain modernes, tous équipements et accessoires neufs, de préférence importés, lesquels excluent leurs équivalents locaux désuets et méprisés¹⁰. Zeth, elle aussi, va déployer son ingéniosité à s'acharner à intégrer *la Marche*, et pourra enfin y participer, avec enthousiasme, mais surtout parcimonie, son budget lui permettant surtout d'amplifier sa frustration. Le roman donne ainsi à interpréter à la source, la genèse et le processus de fabrication du panorama bâti caiote, une immense et interminable fresque collective faite de signes et d'aspérités, chaque immeuble arborant les impacts de multiples transformations, se présentant non pas sous un aspect univoque lisse mais portant les marques juxtaposées, superposées, mitoyennes et confrontées de ceux qui y vivent. Chaque immeuble offre une façade et des flancs en patchworks, faits de maintes différences : peintures, cadres de fenêtres, climatisations, balcons — ouverts, fermés, ajoutés —, extensions, surélévations, multiples touches en aplat ou en saillie. Cette étrange somme disloquée est la partie émergée de ce qui se trame tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, le verso et le recto, du rébus statique d'histoires de vies parallèles. Ces ajouts, ces retouches, ces récits rendent les surfaces exposées impudiques. Stigmates de trajectoires, de blocages, de mobilités, d'opulence ou de dénuement. Quand le bâtiment va... Il va ici en un orchestre cacophonique de micro chantiers et

¹⁰ *L'infitah* (ouverture) a ouvert l'Égypte aux sociétés occidentales et aux importations d'équipements et de matériaux dont le marché égyptien était jusqu'alors privé : « céramique, sanitaires de couleur, papiers peints, moquettes, aluminium, verre fumé, appareils électroménagers, persiennes métalliques, etc. » (Milad Hanna, 1992, *Le logement en Égypte: essai critique*, Le Caire, CEDEJ).

bricolages permanents, interrompus, repris, amendés, abandonnés, réajustés, etc. L'immeuble de Zeth a perdu globalement son standing d'origine, alors même que les appartements connaissent des fortunes diverses, créant ainsi, depuis un même support, un nouveau niveau de lecture confuse des disparités. L'immeuble est devenu un vaste conteneur, les catégories ou affiliations socio-économiques de ses habitants sont troubles et mitigées. Zeth et son mari ne peuvent plus s'identifier à leur quartier, métamorphosé, non plus qu'à leur classe sociale d'origine, laquelle s'est radicalement effilochée. À l'issue de toutes ces soustractions, il ne reste que le logis. Au chacun pour soi s'ajoute le chacun chez soi.

Histoire de Zeth, à l'heure des leurres

Donnant le rythme au roman, la scansion des énoncés de la vie — peu fantaisiste — de Zeth et des faits — à contrario en apparence parfois surréalistes — de l'actualité, trouble la lecture binaire initiale proposée : alternance des modes fictionnel et réel. À terme, se conjuguent le sens des couplets (vie de Zeth) et du refrain (l'actualité) ; et se rapprochent l'intercalé, le calé, et le décalé. Qui est Zeth ? Elle appartient à la classe moyenne urbaine peut-être, si celle-ci concerne ceux qui sont de condition subalterne, ne sont pas totalement pauvres, mais bien évidemment absolument pas riches. Ceux qui ne vivent pas au jour le jour, mais au mois le mois, sont nourris, vêtus et logés convenablement ; ceux qui veulent et peuvent envisager un avenir, même s'ils ne le rencontreront que sous forme d'esquisse ; ceux qui, simultanément, sont à la lisière du monde des pauvres et regardent à l'oblique celui des plus riches. Ceux qui sont astreints au jeu du tourniquet social, réussite peut-être, échec probable, maintien difficile, vertiges, angoisses et nausées assurés. Stratégies et calculs sont permanents. Bien sûr, tout a un coût, monétaire ou symbolique, un trajet, un objet, un vêtement, une amélioration de la maison, l'accès aux soins et à l'éducation, et le prix pour rien mais pour tout : innombrables pourboires distribués ici et là en toutes occasions, et lors de tout contact administratif, impulsions tant supplémentaires que nécessaires pour parvenir à ses fins (ou échouer). Le Caire est comme un vaste parc d'attractions obligées. La trajectoire de Zeth, éclairée au fur et à mesure de son parcours de vie et de lieux du personnage, est sans acquis et sans répit, ses choix presque toujours par défaut. Au final, elle accumule les ersatz au regard des souhaits et des supputations probables au départ. Son mari, au départ imposant et tonitruant,

devient peu à peu falot et maigrît¹¹ à mesure que Zeth prend de la présence et de l'embonpoint, à l'instar de la capitale au cours de cette même période¹². Zeth absorbe les influences diverses et suit l'avènement d'un conformisme socio-moral aux référents libéral et islamique dont les compatibilités s'illustrent alors pleinement. Parfois lâche, toujours indécise et influençable, Zeth se nourrit de l'opinion et du paysage ambiants. C'est dans ce contexte qu'elle décide de porter un foulard, tant pour se faire passe-muraille que pour être bien vue. Une foule d'objets et de concepts nouveaux apparaissent, suscitant autant de besoins, de tentations et d'obligations. Mais paradoxalement, ces attributs qui semblent destinés à Zeth et ses pairs lui échappent, sa situation patine ; il faut se débrouiller autrement (émigrer vers un pays du Golfe, ou s'investir dans une affaire rentable sinon honnête), ou déchoir. Le mode de vie urbain, pourtant revisité à la modestie, auquel la famille aspire est une illusion : « son rêve capitaliste, qui semblait à portée de la main sous le socialisme nassérien, était devenu, ô surprise, inaccessible au temps du capitalisme de Sadate ».

Épilogue. Vingt ans après : Zeth place Tahrir en 2011 ?

On l'aura compris, Sonallah Ibrahim n'a pas fait du Caire un cadre insipide ni une chimère. En utilisant d'autres ressorts que ses prédécesseurs, l'auteur a perpétué Le Caire en condensateur et incarnation de l'Égypte. À mesure que se gâte, se décompose et s'estompe la cité, le projet dans lequel est engagée (bon gré mal gré) la société égyptienne apparaît comme un leurre et une mystification. Le roman s'achève lorsqu'à la fin d'une journée banale et épuisante, Zeth s'aperçoit avec dépit et résignation que les poissons subventionnés achetés bon marché au kiosque de la coopérative sont avariés, la date de péremption ayant été camouflée... C'est de cela dont il est question dans *Les années de Zeth*, du quotidien de personnages anodins, des actes simples qui le rythment, de l'énergie dont il faut faire preuve pour le gérer, du lot commun de l'usure et de la désillusion, et de l'amertume du Caire où se révèlent de façon kaléidoscopique toutes les manifestations et significations pernicieuses de la corruption, base même du système, infestant l'univers d'une ville intimement possédée, et qui s'exerce sans trêve jusque dans la trivialité de l'achat d'un petit poisson. La confrontation de la vie de Zeth et de la rengaine obsédante des faits est orchestrée de manière soigneusement parallèle. Zeth n'a rien d'une passionaria ni

¹¹ Abdel-Méguïd deviendra peu à peu une charge supplémentaire pour Zeth, le rôle du mâle égyptien pléniopotentielle étant difficile à assurer et assumer dans ces conditions et contexte.

d'une héroïne¹³, mais pour autant, le roman achevé, est-elle symboliquement vouée à l'impuissance éternelle ?

Zeth, créature en partie générique, extraite de la multitude et banalisée, ne peut-elle vingt ans après, au terme d'un parcours erratique, être devenue un personnage de sa cité ? Zeth n'est-elle pas un être de cette foule d'humains, cette foule que l'on supposait inconsistante, meublant les rues du Caire sans les investir, cette foule que l'on ne voyait pas se dessiner sinon en creux ou en ombre, cette foule envisagée comme apathique ou résignée ? Que nous susurrerait Zeth, sans toutefois en prononcer les mots ? Ce qui était une de ses pensées, un murmure peut-être, ou encore un vœu, n'est-ce pas cela qui s'est cristallisé au Caire au cours de cette année 2011 en un amalgame de souhaits, de propositions, d'affirmations et de revendications... En un amalgame cohérent, une proclamation de foi partagée à force d'évidence.

« “Nous voulons vivre comme des êtres humains”. Parole d'un manifestant égyptien parmi tant d'autres. *Ayzin ne'ish zeyy el bani admin*¹⁴. Il faut avoir vécu dans l'Égypte de Moubarak pour comprendre ce que cela signifie ». Ces mots introduisaient une tribune parue en février 2011, sous la plume de Richard Jacquemont¹⁵, lequel n'est autre (est-ce un hasard ?) que le traducteur de *Zeth* en français. Zeth la Cairote n'est-elle pas, elle aussi, une fille d'Adam (et d'Ève), quelqu'un(e) voulant vivre de nos jours comme un être humain/urbain en cette emblématique capitale du Caire ? En extrapolant sa trajectoire romanesque, ne peut-on imaginer puis reconnaître Zeth, échappée un temps de son existence de personnage littéraire ? Zeth, devenue une personne parmi celles présentes place Tahrir au début de l'année 2011... Ainsi, même si tel n'était pas le dessein de Sonallah Ibrahim, une créature supplémentaire s'est peut-être ajoutée au panthéon des présences imaginaires qui hantent Le Caire¹⁶.

¹² En 1960, la population du Caire est de presque 4 millions d'habitants, en 1966 de 5,8, en 1976 de 7,4 (soit presque un cinquième de la population égyptienne), en 1986 de 9,8 ; elle dépasse 16 millions en 2011.

¹³ Comme le confirme Sonallah Ibrahim, interviewé par Frances Dal Chele : « Au départ, je voulais m'inspirer de l'histoire vraie d'une Égyptienne qui a pris la tête d'une révolte dans les années 1920. Mais je n'ai pas réussi à créer autre chose que ce personnage de Zeth » (*Le Monde fr* 4 novembre 2002).

¹⁴ *Bani Admin*, (pluriel de *ibn Adam*), fils d'Adam, fils de l'homme.

¹⁵ Point de vue publié par le quotidien *Libération*, 4 février 2011.

¹⁶ De fait, l'histoire de Zeth s'est prolongée dans un autre univers de fiction, sous la forme d'un feuilleton télévisé, réalisé en 2011 par Mariam Naoum. Diffusée en Égypte au cours du mois de ramadan 2013, *Hekayat bent esmaha Zeth* (Histoire d'une femme du nom de Zeth) a connu un grand succès national. La série a en fait poursuivi, en les réorientant, le destin et la vie de Zeth, réinterprétés à l'aune des bouleversements socio-politiques connus par l'Égypte entretemps. À propos des péripéties du tournage du feuilleton, voir l'article d'Yves Gonzalez-Quijano : « Dhât et la censure des jupes : entre démocratie et démagogie » sur son blog *Culture et politique arabes* : <http://cpa.hypotheses.org/3271>.

BIBLIOGRAPHIE

Anthologie de la littérature arabe contemporaine. Le roman et la nouvelle, 1964, préfacé par J. Berque, choix et présentation de R. Makarius, Paris, Le Seuil.

BERQUE Jacques ; AL-SHAKAA Mustapha, 1974, « La Gamâliya depuis un siècle essai d'histoire sociale d'un quartier du Caire », *Revue des Études Islamiques*, XLII-1, Le Caire, Librairie Orientaliste, 45-99.

BERRADA Mohamed, 2001 (1999), *Comme un été qui ne reviendra pas. Le Caire, 1955-1996*, trad. de l'arabe par R. Jacquemond, Paris, Sindbad Actes Sud.

DEBARBIEUX Bernard, « Imagination et imaginaire géographiques », in *Encyclopédie de géographie*, Vol. III, *La géographie dans le monde contemporain*, Genève, Economica, 1995.

GHITANY Gamal, 1993 (1989), *Épître des destinées*, trad. de l'arabe par E. Lambert, Paris, Le Seuil.

HAQQI Yehia, 1991 (1944-1955), *Choc*, trad. de l'arabe par C. Vial et S. Abul Naga, Paris, Denoël-Alif.

HUSSEIN Taha, 1947 (1929), *Le livre des jours*, trad. de l'arabe par J. Lecerf et G. Wiet, Paris, Gallimard, coll. L'imaginaire.

IBRAHIM Sonallah, 1993 (1992), *Les années de Zeth*, trad. de l'arabe par R. Jacquemond, Paris, Actes Sud.

IDRIS Youssef, 1986 (1959-1968), *La sirène et autres nouvelles*, trad. de l'arabe par C. Vial et S. Abul Naga, Paris, Sindbad.

ILBERT Robert ; MACHHOUR Hedayya, 1982, « La dislocation des rythmes. Le Caire divisé et modernisé », *Les cahiers de la recherche architecturale* n°10-11, *Espaces et formes de l'Orient arabe*, Paris, éd. Parenthèses, 18-29.

MADŒUF Anna, 2007, « From Ipazia Imaginary City to Cairo Oriental City: Strange Similarities », *The Arab World Geographer*, vol. 10, n° 3-4, Ohio, University of Akron, Department of Geography, 238-244.

MAHFOUZ Naguib, 1970 (1947), *Passage des miracles*, trad. de l'arabe par A. Cottin, Paris, Sindbad.

MAHFOUZ Naguib, 1985 (1956), *Impasse des Deux-Palais*, trad. de l'arabe par P. Vigreux, Paris, J.-C. Lattès, coll. Lettres arabes.

MAHFOUZ Naguib, 1989 (1957), *Le Jardin du passé*, trad. de l'arabe par P. Vigreux, Paris, J.-C. Lattès, coll. Lettres arabes.

MAHFOUZ Naguib, 1987 (1957), *Le Palais du désir*, trad. de l'arabe par P. Vigreux, Paris, J.-C. Lattès, coll. Lettres arabes.

OSTLE Robin, 1991, « Litterature and Art in Egypt (1914-1950) : Form, Structure and Ideology », *D'un Orient l'autre. Vol.1. Configurations*, Paris, CNRS, 523-534.

UWAYS Sayyid, 1989 (1985), *L'histoire que je porte sur mon dos —mémoires—*, trad. de l'arabe par N. Al-Azhari, G. Delanoue et A. Roussillon, Le Caire, CEDEJ.